Michel Breitman

D'exil en exil

roman

Denoël

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Adressez-nous vos nom et adresse en citant ce livre et nous nous ferons un plaisir de vous faire parvenir gracieusement et régulièrement notre bulletin littéraire Le Courrier d'Amélie *qui vous tiendra au courant de toutes nos publications nouvelles.*

ÉDITIONS DENOËL
14, rue Amélie, Paris 7e

Extrait de la publication

D'EXIL EN EXIL

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DENOËL

Fortunat, ou le Père adopté.
L'homme aux mouettes *(Prix Fénéon 1957)*.
Une lettre.
Sébastien *(Prix Sainte-Beuve 1964)*.

AUX ÉDITIONS HACHETTE

Vetrino, bonhomme de verre.

MICHEL BREITMAN

D'EXIL EN EXIL

Roman

DENOËL

Extrait de la publication

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE A 20 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA NAVARRE, DONT 15 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE I A 15 ET 5 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE A A E.

© *1970, by Éditions Denoël, Paris.*

Extrait de la publication

A Jo et Anita N.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

...to hope till Hope creates
From his own wreck the thing it contemplates.

P. B. SHELLEY.

Extrait de la publication

I.

Juste derrière la maison la colline était reprise par l'ancienne végétation. De petits arbrisseaux tordus par le vent se lançaient l'un à l'autre des signes de détresse, égarés dans une immensité de plantes rases, grasses, piquantes, d'une couleur jaunâtre uniforme, comme si tous les oiseaux des mers étaient venus répandre là leurs excréments. Quand un mouton allait s'y perdre, dans l'espoir vain de changer son destin, il ne tardait guère à retourner vers le troupeau qui tenait en général ses quartiers d'hiver plus bas, là où la terre s'était accumulée à l'abri des vents. Après la transhumance, qui ne durait que quelques heures tant l'île était petite, le vieux Martial retournait parfois de l'autre côté, comme s'il y avait oublié quelque chose d'important, grimpant la colline au pas de course. C'était presque devenu un rite et, chaque fois qu'il passait près de la maison,

Extrait de la publication

Corentin, de son lit, pouvait entendre son souffle haletant et ses pas qui faisaient crisser les herbes desséchées. Cela n'arrivait donc que quelques fois, mais dans les souvenirs de l'enfant cette promenade du retour du vieux Martial — dont il s'était persuadé que ce n'était qu'une promenade puisque Martial ne ramenait jamais rien de l'autre côté — tenait une place prépondérante.

Un matin, il s'était levé en hâte pour le regarder passer. Le jour commençait à peine et les vents, après avoir brassé les nuages, déléguaient les plus lourds d'entre eux à l'assaut de l'île. On avait à peine le temps de leur trouver des formes, que déjà ils éclataient pour déverser leur pluie glacée; puis ils se resserraient, se regroupaient — le temps suffisant pour que les enfants courussent se mettre à l'abri — et recommençaient leur manège en un autre endroit, tournoyant de plus en plus près de la colline qu'ils finissaient par franchir vers midi. Ensuite, le spectacle continuait de l'autre côté de l'île. Mais à l'heure où passait Martial, seuls les pêcheurs étaient en mer, et le reste de l'île dormait ou feignait de dormir.

Depuis lors, comme leurs regards s'étaient croisés, le vieux berger et Corentin avaient fait amitié.

Certains jours, le soleil parvenait à chasser tout à la fois les vents et les nuages, et c'était alors la fête. On ne pouvait jamais prévoir ces jours-là, et jamais non plus de mémoire d'homme on n'en avait connu plus de deux de suite. Le plaisir n'en était que plus subtil, plus communément savouré. Les pêcheurs revenaient en hâte, les femmes quittaient

le grand baraquement aux langoustes pour aller les accueillir sur la plage, les enfants dévalaient de partout à la fois, en gesticulant, en criant, et les plus petits suivaient, les yeux arrondis de surprise. Le repas se faisait en commun, sur la plage soudain animée. On ne prenait pas même le temps d'allumer du feu et d'aller chercher des provisions, on mangeait ce qui se trouvait là — en général seulement des biscuits salés. Enfin le prêtre remerciait Dieu et l'ensemble de la population redevenait grave pour un instant. Mais les cris et les rires ne tardaient pas à reprendre, et même le vieux Martial finissait par rejoindre la plage, timidement, comme s'il avait peur d'être rejeté. On feignait de ne pas l'avoir vu, ou bien au contraire on l'accueillait en redoublant les cris, et le cœur de Corentin se serrait en voyant les larmes de reconnaissance couler sans retenue sur les joues du berger. Alors, tandis que Martial mangeait avec les autres, se baignait avec les autres, chantait et dansait avec les autres, Corentin se glissait dans les buissons et retournait vers les moutons abandonnés sur la colline.

A cette époque, le troupeau comptait près de deux cents têtes mais, comme pour tout dans l'île, cette richesse demeurait sagement exploitée. Depuis longtemps, depuis sa naissance peut-être, Corentin savait qu'on devait aux moutons la survie. Quelques vieillards ne manquaient jamais de rappeler les temps anciens, qu'eux-mêmes d'ailleurs n'avaient pu connaître, et Corentin ne se lassait jamais de les écouter. Il hochait la tête avec eux, et faisait mine comme eux de s'arracher quelques-uns de ses longs

Extrait de la publication

cheveux roux quand ils rappelaient les grandes catastrophes du siècle passé; mais il se gardait bien de les reprendre sur des points de détail qu'il savait mieux connaître qu'eux. Ensuite il retournait sur la colline, et rapportait au vieux Martial ce qu'il avait entendu. Martial l'écoutait gravement, appuyé sur son bâton, ou assis sur une pierre plate. Puis un silence complice s'installait; Corentin laissait les regards du berger lui fouiller au fond des yeux (comme s'il fallait chercher si l'enfant n'avait rien oublié) et ce n'était que longtemps plus tard, quand il sentait qu'il allait devoir repartir, qu'il se décidait à le questionner. Alors le vieux Martial, de sa voix rauque, instruisait le garçon, lui dévoilait les surprenants secrets de leur destinée, l'histoire de leur peuple. Il disait vraiment *peuple* comme s'il oubliait qu'ils n'étaient, qu'ils n'avaient jamais été, que quelques poignées. Il lui chantait les exploits des premiers arrivés, les naufragés, et comment ils avaient pu se protéger, survivre; et aussi leurs malheurs.

— Mais avant? disait Corentin, avant?

— Eh bien, avant, il n'y avait pas le grand baraquement aux langoustes. Bien sûr tout le monde allait à la pêche, mais seulement pour ce qu'il fallait. Et puis le bateau est venu, et on nous a dit qu'il fallait construire la réserve; on nous a apporté de quoi l'aménager; on nous a expliqué comment faire de la glace pour conserver les langoustes...

— A toi aussi, on l'a expliqué?

— Moi, je garde les moutons, répondait simplement Martial.

Extrait de la publication

Avant, que s'était-il donc passé? Martial peut-être n'en savait rien et c'était pourquoi il préférait parler du bateau qui venait chercher les langoustes une fois l'an, de la jeunesse du prêtre, ou de la façon qu'ont certains nuages de s'accoupler comme des amoureux. Tout cela certes avait son importance, mais Corentin le savait déjà. Il voulait bien s'amuser à penser à l'avenir qui eût été le sien si le prêtre n'avait répudié sa mère avant sa naissance; et quand il voyait passer le grand Louis, ce garçon né de l'union du maître de l'île avec une autre, il n'hésitait jamais à lui rappeler qu'à quelques mois près leurs destins eussent été inversés. Louis lui tirait alors la langue, et ils roulaient à terre ensemble en se donnant des coups.

Parfois Corentin s'imaginait qu'on pouvait transformer le passé, non seulement à cause de cette affaire du prêtre (car il aimait vraiment celui qui lui servait de père et attendait avec impatience d'être assez grand pour l'accompagner en mer). Mais le passé plus lointain, fabuleux, l'attirait, le fascinait.

Par exemple, comment expliquer, puisqu'il n'y avait eu que des hommes parmi les naufragés, et que l'île était déserte à leur arrivée, cette survie de plusieurs générations qui avait eu lieu? Martial racontait des choses étranges, il parlait d'une expédition dans une île voisine, et d'un retour triomphal, les barques emplies de captives. Cette autre île où l'on avait su, une fois, se rendre, avait-elle donc brusquement disparu qu'on n'osât plus jamais y retourner? Tantôt Martial, quand il voulait bien en parler, désignait un point de l'horizon, tantôt un autre; il disait de ces femmes qu'elles étaient toutes noires,

et toutes nues, et les cheveux bouclés plus serrés que la laine noire de ses moutons. Mais personne dans l'île ne leur ressemblait plus. Et il était bien surprenant d'ailleurs qu'aucune, jamais, n'ait pensé à s'enfuir. Elles avaient des frères, du moins désormais des cousins éloignés, dans cette autre île, là-bas. Martial avait beau dire :

— Pourquoi plus elles que nous? nos sangs n'en font qu'un...

les femmes, quand même, les femmes formaient toujours une secte à part; elles tenaient de longs conciliabules, et quand un homme approchait elles se taisaient ou s'enfuyaient en riant; elles avaient des tâches bien définies — par exemple elles s'occupaient du baraquement aux langoustes — et même les plus jeunes, celles qui ne savaient pas encore qu'elles seraient des femmes, se comportaient différemment. Sûrement, elles n'avaient rien oublié! un jour on les verrait se réunir, prendre une barque d'assaut et repartir chez elles... Oh, ce jour-là, Corentin s'y était bien décidé, il saurait faire cracher à Martial les dernières bribes de vérité que l'autre se refusait à lui dire.

Avant, avant, que s'était-il passé?

Un matin, il poursuivit un jeune oiseau tout blanc et encore malhabile à voler, dans une région de l'île où il n'avait pas coutume d'aller — à cet endroit des falaises glissantes, sur lesquelles seulement quelques plantes grasses arrivaient à s'accrocher, s'étaient laissé pénétrer par la mer que ce contact semblait rendre furieuse; et des vagues d'écume jaillissaient en permanence de ces blessures que le temps avait

Extrait de la publication

faites... Corentin prit conscience d'un bruit insolite perdu dans le cri des oiseaux et le vacarme de la mer : c'était comme une respiration profonde, et puissante à ce point que la terre sous ses pas s'en laissait tressaillir. L'enfant oublia tout aussitôt l'oiseau. Le bruit était très régulier et, à mieux l'écouter, pouvait se décomposer en deux temps d'inégale durée : le premier, le plus fort, annonçait comme une victoire, une vague roulante qui s'en allait impétueusement fouiller les profondeurs de la falaise, de façon désordonnée, arrogante; puis se reprenant soudain, la mer (si c'était elle) devenait caressante, insidieuse, récupérait, par petites lapées, ce bras qu'elle avait lancé trop avant, étonnée de son audace; et c'était alors que de curieuses vibrations muettes dénonçaient l'accord secret que la falaise donnait à son envahisseur. Aussitôt le premier temps reprenait, sans retenue. Corentin demeurait l'oreille collée au sol, il écoutait avec ravissement cette éternelle histoire, tentant de n'en rien laisser échapper, comme si à tout instant elle devait cesser et ne plus vivre que par son souvenir. Plus loin d'autres vagues s'écrasaient sur d'autres rochers. Mais à l'endroit précis où il se trouvait, quelque chose avait lieu dont jusqu'alors il n'avait pas même imaginé que cela pût exister : c'était plus qu'un rite, plus qu'un accouplement, plus même qu'un secret de la nature; c'était le chaos, l'infini, le vertige des espaces vides, d'une nuit sans fin, sans époque. Lui-même n'était plus Corentin, pas même une des gouttes de cet océan informe, il n'était rien, il n'existait plus, il n'avait jamais existé.

Dans cet état où il avait tout laissé abolir, jusqu'à sa conscience, Corentin ne sut pas même percevoir qu'il venait d'entendre la réponse à la question qu'il se posait sans cesse. C'est qu'une autre se présentait déjà : pouvait-il décider de s'aventurer plus avant? Il se retrouva bientôt tout contre la falaise, cherchant un moyen de rejoindre le niveau de la mer. Par lente progression, les mains et les genoux écorchés, mettant à profit les aspérités d'une faille qui s'engouffrait, il commença sa descente. L'oisillon blanc était revenu se poser près de lui, peut-être attiré par cet enfant des hommes, ou pour le surveiller. La saison qu'ailleurs on nomme le printemps allait commencer. Dans l'île on n'en savait rien d'autre que ce qu'on en voyait, et c'était peu de chose : un affolement sensible des moutons; la mer qui semblait parfois se calmer, se lisser, se laquer, s'assoupir; quelques cris d'oiseaux plus rauques, ou plus aigus, comme s'ils cherchaient à réapprendre leurs chants; et moins de nuages, et les jours tout ainsi que les nuits s'adoucissant, non qu'il y eut moins de travail, mais parce qu'il se faisait de plus grand cœur, non qu'on refusât le sommeil mais parce qu'il devenait plus léger et non plus cette torpeur, cet engourdissement qui pendant de longs mois vous prenait tous les membres et l'esprit. Peu de chose, en vérité, pour les habitants de l'île engoncés dans leurs habitudes et qui semblaient subir les variations des saisons de la même façon que les légères fluctuations de leur destin, avec une indifférence naturelle, comme si le seul événement qui méritât quelque

Extrait de la publication

Extrait de la publication

D'exil en exil

Adeline et Corentin s'aiment, comme seuls savent aimer les enfants. Ils vivent dans cet état de grâce, dans cet autre monde, cette île perdue et misérable au bout des océans où rien ne vient les troubler. Survivants d'une race exilée, abandonnée, maudite, ils se recréent, malgré leur profond dénuement, un nouveau royaume de joie.

Survient la grande catastrophe qui va les ramener à la civilisation et aux réalités. Dès lors tout s'effriterait, se diluerait, pour n'être plus qu'un souvenir heureux si Corentin n'opposait aux événements une volonté aveugle, ridicule parfois, et curieusement efficace dans son absurdité.

Par delà cette quête d'amour à laquelle il se livre, ces aventures désespérantes ou cocasses, il pense trouver sa vérité. Mais peut-on à la fois être heureux et accomplir son destin ? Un jour Corentin devra choisir...

---

romanciers français

Johanne Klein
OCEANE

Georges Piroué
LE RÉDUIT NATIONAL

Béatrice Privat
LES VERGERS DE FÉVRIER

Robert Quatrepoint
MORT D'UN GREC

19-00-4-70

Extrait de la publication